

Gaston Bachelard a été le prédecesseur de Georges Canguilhem à la tête de l'Institut d'histoire des sciences et techniques. Comme lui provincial monté à Paris, il cultiva sa philosophie un peu atypique à l'égard des grands courants établis. Mais il semble que Canguilhem se soit un peu écarté de la pensée de Bachelard, qui affirmait « Nous comprenons la Nature en lui résistant. » ; cela veut-il dire que nous devons tracer notre propre voie, en tant qu'êtres humains, en-dehors des lois de la nature ?

Nous verrons, en nous appuyant sur *La Connaissance de la vie* que son auteur semble au contraire vouloir que nous suivions la pente que nous indique la nature, mais nous verrons aussi qu'une opposition à la nature peut amener à la comprendre. En fin de compte, nous dirons qu'il est préférable d'accepter et tolérer la nature, en la laissant nous surprendre...

Il est certain, pour commencer, que l'homme n'a pas de raison de rejeter la nature, il en fait partie et il est soumis à ses lois. Pour comprendre la biologie, il ferait mieux de « se sentir bête » plutôt que de se prétendre supérieur aux « vivants infra-humains ».

En cherchant à comprendre la nature en passant par la métaphore des machines, l'homme fait aussi une erreur considérable : il s'imagine que le vivant peut s'expliquer en-dehors du vivant, mais la machine n'est pas une métaphore pertinente pour expliquer la vie. La circulation sanguine n'a rien à voir avec l'irrigation, puisqu'il n'y a pas de retour veineux dans cette dernière. C'est même l'inverse qui est vrai, et la nature a bien souvent donné naissance aux premiers outils, qui ne sont que le prolongement du bras ou de la main.

Mais il faut admettre que, pour penser, nous devons nécessairement prendre du recul par rapport aux faits : « La pensée n'est rien d'autre que le décollement de l'homme et du monde qui permet le recul, l'interrogation, le doute (...) devant l'obstacle surgi. »

Et sur le chapitre des monstres, nous n'avons pas assez de recul pour comprendre vraiment ce qui se passe, car notre imagination s'emballe et échoue à voir dans le monstre « l'autre que le même », tout simplement.

Là où la nature produit en fait assez peu de monstres, Canguilhem propose qu'au contraire nous les produisions à la chaîne, dans des « fours à poulets » par exemple, car « l'anomalie paraît appé-

lée à procurer l'explication de la formation du normal. »

Mais au fond, s'opposer à la nature ou la suivre c'est encore se placer au centre du raisonnement, c'est de l'anthropocentrisme.

La nature existe en dépit de nous, et pour la comprendre il faut peut-être arrêter de se prendre comme centre de référence. De la même façon nous avons jadis admis, non sans douleur, rappelle Canguilhem, que la Terre n'était pas au centre de l'univers...

La position que défend ce philosophe, le vitalisme, prend justement comme point de départ l'originalité du vivant, son caractère spécifique. Il faudrait, nous dit Canguilhem, apprêhender ce vivant avec l'instinct des artistes ou des mystiques, c'est-à-dire peut-être non pas le comprendre mais le ressentir, le respecter et lui laisser sa place dans un autre ordre des choses, un ordre à part.

Ainsi, se mettre en-dehors de la nature peut paraître une erreur, mais il est aussi nécessaire de se placer en-dehors du champ que l'on étudie, pour en avoir une vision plus globale. En réalité, le vivant doit être appréhendé, pour Georges Canguilhem, dans un autre ordre des choses, et sans essayer de le ramener à nous.

« Une idée que j'ai, il faut que je la nie ; c'est ma manière de l'essayer. » disait le philosophe Alain ; mais dans le *Faust* de Goethe, le diable Méphisto ne dit-il pas « Je suis l'esprit qui toujours nie » ? Il y a donc une juste mesure entre doute méthodique cartésien et doute destructeur, une opposition qui constitue et une autre qui demeure stérile.